

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix, 25 francs par an.
 » » » 14 » » six mois.
 » » » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Harpe.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER
et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et, Tourcoing.

Roubaix, 19 mars 1864.

BULLETIN.

On écrit de Christiania, que le roi de Suède a ouvert le Storting. Dans son discours d'ouverture il a exprimé le désir qu'on lui laissât toute liberté d'action pour les éventualités qui pourraient se produire. Il a annoncé l'intention de secourir le Danemark et d'employer l'armée de ligne et la flotte. Le discours royal se termine par une demande de crédit de 800,000 ecus.

Une dépêche de Kiel vient démentir le bruit, que l'on a fait courir à Hambourg, de la mort du prince d'Augustenbourg.

La Correspondance générale de Vienne révenant aujourd'hui sur l'acceptation de l'armistice par le Danemark, croit qu'elle n'est pas aussi positive qu'on l'a annoncé. Cette acceptation ne serait, dans tous les cas, que conditionnelle.

En attendant que l'accord s'établisse, les opérations militaires continueront sans relâche.

On annonce qu'une seconde circulaire relative au conflit dano-allemand vient d'être envoyée par S. Exc. M. Drouyn de Lhuys à nos représentants à l'étranger.

Les journaux anglais affirment que la mission du duc de Saxe-Cobourg, à Paris, n'a point abouti.

Une dépêche de Turin annonce une aggravation de la maladie du Pape. Sa Sainteté, d'après l'avis des médecins, devrait renoncer à assister aux cérémonies solennelles de la Semaine-Sainte.

Les nouvelles d'Athènes signalent l'arrivée dans cette ville du prince Frédéric, oncle du roi. On croit qu'il sera envoyé dans les îles Ioniennes avec le titre de vice-roi.

Les avis de Syrie font craindre de nouveaux massacres des chrétiens. La guerre civile a éclaté entre les Druses. Le Gouvernement a envoyé des troupes.

D'après le *Moniteur*, les lettres de Bey-

routh en date du 6 mars signalent quelques désordres dont certaines contestations entre les religieux français établis à Ghazir et plusieurs habitants de ce village avaient été la cause; cet incident n'a d'ailleurs pas eu de suite, et les bons rapports n'ont pas tardé à se rétablir entre les pères jésuites et ceux de leurs voisins dont ils avaient eu à se plaindre.

A Damas, la situation du pays était, à la même date, satisfaisante de tout point.

J. RESOUX.

Voici le texte du discours prononcé par le roi Louis II de Bavière, au sein du Conseil d'Etat, après qu'il eut prêté serment sur la Constitution :

« Le Dieu tout-puissant a rappelé mon père cheri de cette terre. Je ne puis pas exprimer les sentiments qui agitent mon cœur. La tâche qui m'incombe est grande et lourde. J'espère que Dieu m'éclairera et qu'il me donne la force de la remplir. Je veux gouverner fidèle au serment que je viens de prêter et dans l'esprit de notre Constitution consacrée depuis environ un demi-siècle. Que le bien-être de mon aimé peuple bavarois et la grandeur de l'Allemagne soient le but de mes efforts. Aidez-moi tous dans l'accomplissement de mes graves devoirs. »

La *Presse de Vienne* donne les nouvelles suivantes de Pologne :

Un détachement d'insurgés a paru près de Piaskowa-Skala. D'autres ont passé la frontière sur plusieurs points et se sont montrés aux environs d'Olkusz.

Un poste russe a été attaqué et enlevé entre Mieschow et Kielce.

Les Russes paraissent combiner leurs mouvements de façon à refouler l'insurrection à l'intérieur.

On lit dans le *Moniteur Prussien* du 16 mars :

On mande du théâtre de la guerre : Tandis que la division de la garde tient Fredericia enfermée du côté de terre, depuis le 8, le corps autrichien a continué les opérations vers le nord, il a atteint Horsens le 10, Scanderborg le 12, sans rencontrer de résistance et il a marché le 13 vers Aarhus. On assure que les principales forces de l'ennemi se sont retirées sur Viborg.

Le 13, à 4 heures et demie du matin, le général de Gœben a exécuté avec deux compagnies du 15^e, et le bataillon de fusiliers du 55^e régiment d'infanterie une attaque des avant-postes danois placés près de Lilleholle et derrière Ravenskoppel (en avant de Düppel). Grâce à la nuit, à une tempête de neige et à la circonstance que nos troupes ne pas se trahir par quelque coup de feu prématuré n'avaient pas chargé leurs armes, ce coup de main réussit parfaitement. L'ennemi s'enfuit en désordre et laissa 34 prisonniers aux mains de nos troupes. Une forte barricade établie à Backeboll mit fin à la poursuite.

Malgré les immenses difficultés que rencontre la construction des batteries sur un terrain défoncé par des pluies continuelles et la difficulté plus grande encore de faire avancer les canons dans ces affreux chemins, on est parvenu néanmoins à achever et à armer dans la nuit du 13 les premières batteries près de Gammelmarm. On n'avait trouvé d'autre moyen de faire avancer les pièces que d'atteler deux cents soldats devant chacune et de la traîner ainsi jusqu'à la batterie.

Les redoutes danoises ouvrirent immédiatement le feu contre la batterie qui venait d'être armée et celle-ci y répondit le jour même, de façon qu'on peut indiquer la journée d'hier comme la première du siège qui commence.

D'après des dépêches authentiques de Swinemunde, du 16, le blocus danois n'a pas commencé devant ce port.

Le *Times* ayant publié un article virulent sur Mazzini, ce dernier lui a écrit pour se disculper à nouveau de toute participation dans le complot des quatre Italiens. L'ancien triumvir insiste sur ce point que M. Stansfeld, membre de la Chambre des Communes, serait resté complètement étranger aux manœuvres du comité révolutionnaire de Londres. Or, le *Times* insère, dans le numéro même qui contient la lettre de Mazzini, le type d'une bank-note de 100 fr. ainsi libellée :

EMPRUNT
NATIONAL ITALIEN
destiné uniquement à accélérer l'indépendance et la liberté de l'Italie.

Reçu de 100 fr. de capital avec intérêt de 1/2 par mois.

Pour le comité national :
GIUS. MAZZINI, GIUS. SIRTONI,
MATTIA MONTECCHI, AURELIO SAFFI, A. SALINI.
Agent à Londres, JAMES STANSFELD.

On se demandait comment Mazzini et ses complices vivaient confortablement à Londres, comment on trouvait de l'argent pour les voyages des sectaires et pour les entreprises des assassins. Voici le programme explique. Mazzini émet du papier-monnaie, et il se trouve, à Londres, un banquier, membre du Parlement, pour l'escompter.

Prusse.

On nous écrit de Berlin, le 16 mars :

Malgré les faits d'armes décisifs qui se préparent sur le théâtre de la guerre, l'intérêt général se reporte plutôt vers Francfort que vers Düppel. Il est, en effet, de la plus haute importance, pour l'avenir de l'Allemagne, de savoir si la Prusse et l'Autriche parviendront à imposer leur politique dans la question des Dachs au reste de la confédération.

On parle en ce moment, d'un compromis qui tendrait à faire participer des troupes allemandes à la guerre dans le Sleswig et à faire déclarer la guerre au Danemark par la Diète. On sait cependant que la Diète n'est pas d'humeur belliqueuse et il est à croire que les Etats secondaires ne continuent à se retrancher derrière la question de succession, quoique leur impuissance, à ce sujet, ne soit plus un secret pour personne.

La mort subite du roi de Bavière a interrompu brusquement la mission confidentielle de l'archiduc Albert. Grâce à cet incident, les propositions du cabinet de Vienne ont transpiré. L'Autriche peut rassurée, à ce qu'il paraît, sur les projets de son nouvel allié, a proposé à la Bavière d'envoyer des troupes dans le Sleswig et de prendre ainsi part à l'action des grandes puissances. Nous n'ajouterions pas foi à cette nouvelle, si nous ne savions pas que d'un autre côté, la Prusse a proposé la même chose au Hanovre, et que l'on espère que le Hanovre acceptera cette proposition. Les deux grandes puissances agissent comme si la Confédération avait cessé d'exister; elles essaient de s'assurer le concours des plus importants des Etats secondaires, sans trop s'occuper, pour le moment, de ce que deviendront les autres Etats.

La seconde proposition que l'Autriche a faite au roi de Bavière a trait à une guerre éventuelle dans le Sud. La Bavière devait s'engager à occuper le Tyrol dans le cas où la guerre avec le Danemark amènerait une intervention étrangère et par suite une attaque sur la Venétie de la part de l'Italie. Si l'archiduc autrichien a réellement fait

cette proposition; il est permis de conclure que le concours de l'Autriche en faveur du Danemark n'a pas été accordé à la Prusse, sans que celle-ci ait accepté un engagement correspondant. Cependant il ne peut s'agir, ici, d'une garantie de la Venétie, M. de Bismark se sera obligé tout au plus à s'occuper la Hongrie. Les personnes qui refusent de croire à un arrangement pareil rappellent qu'il est très vrai, que dans la guerre d'Italie de 1859, la Prusse n'a pas voulu secourir l'Autriche; mais elles oublient qu'il s'agissait alors de conditions qui ne peuvent plus être posées aujourd'hui. Lorsqu'en 1859 l'Autriche demanda à la Prusse de lui venir en aide, celle-ci s'y déclara toute disposée à condition que l'Autriche renoncera à tous les traités secrets qu'elle avait conclus avec les gouvernements italiens depuis 1815, et que les forces militaires de la Confédération germanique seraient placées sous le commandement en chef de la Prusse. Cette dernière condition était peut-être plus antipathique encore à l'Autriche que la première; elle refusa de son côté. Les traités secrets entre l'Autriche et les anciens gouvernements italiens, ont été annulés par la paix de Villafranca, et c'est l'Autriche elle-même, qui, en ce moment, voudrait engager les Etats secondaires à subordonner leurs troupes au commandement du maréchal Wrangel.

(Correspondance Havas.)

On écrit de Richmond, 26 février :

Après une longue session, dont les séances ont presque toujours eu lieu à huis-clos, le premier congrès confédéré, inauguré le 22 février 1862, est arrivé au terme de ses pouvoirs et vient de se séparer. Les nouvelles Chambres entreront en session au mois de mai. Voici le résumé des mesures adoptées par le Congrès du Sud pendant sa dernière session :

I. Tous les blancs de 18 à 45 ans, à l'exception de ceux qui dirigent des exploitations agricoles, sont mis en réquisition forcée pour l'armée active. Les blancs de 45 à 55 ans seront également enrôlés pour le service des hôpitaux, la garde des prisonniers et des fortifications. Enfin, tous les noirs, esclaves ou libres, de tout âge, sont astreints au service, mais ne seront employés pour le moment qu'aux travaux des fortifications, ou comme conducteurs de convois et domestiques dans les camps.

II. Les guérillas sont supprimées et toutes les bandes indépendantes devront être incorporées dans l'armée régulière. Toutefois, le secrétaire de la guerre pourra

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 20 MARS 1864.

N° 16.

BLEND A

CHAPITRE XVII.

(Suite).

— Si je ne craignais pas que ces dames le prissent en mauvaise part, je leur donnerais un conseil en toute conscience — et ce conseil est aussi celui de mon mari.

— Oh ! parlez, je vous en prie ! — Je le suis aussitôt, s'il est bon.

— Du moins, répondit Henriette d'un ton accentué, il est le plus prudent, et peut-être même le seul qui puisse être mis à exécution.

Nos pauvres femmes portèrent des regards surpris et scrutateurs sur celle qui se chargeait avec tant de confiance de diriger leur sort.

« Je suis d'avis, continua-t-elle, que ces dames devraient...

— Quoi faire ?
— Retourner dans leur pays !
— Nos dames furent d'abord incapables de répondre, tant elles étaient confuses.

« La où l'on est connu, poursuivit Henriette, encouragée par ce silence, où l'on a vécu bien des années, il est naturellement plus facile de se tirer d'affaire que dans une grande ville où l'on est étranger. J'ajouterai que le voyage aura lieu à nos frais, et que nous réunirons, aussi pour vous quelques bagatelles provenant de la succession de feu ma belle-mère.

— Si c'est là le conseil, interrompit M^{me} Emerence, entièrement remise, je vous en remercie de tout mon cœur, comme aussi de l'offre de payer le voyage, mais je n'accepte ni l'un ni l'autre.

— Voyez donc un peu !
— Me préserve le Ciel de retourner si honteusement dans un endroit où nous n'avons plus où reposer notre tête !
— Eh bien, si ces dames ont ici une plus belle perspective, que je ne connais pas, elle feront bien d'en profiter.

— Le Seigneur nous en montrera certainement une.

— C'est bien possible ; je vous dis toutefois avec sincérité qu'il ne faut pas vous attendre à ce que nous fassions des sacrifices pour vous, nous qui sommes si surchargés tant de parents dans le besoin que de pauvres de la commune. Assurément, il ne m'est pas agréable de toucher cette corde, mais il est de mon devoir de ne pas vous laisser dans une illusion qui ne servirait à rien.

— Nous ne l'aurions eue en aucun cas, répondit Blenda avec humeur, car nous comprenons très bien que nous ne pouvons plus compter que sur Dieu, depuis la mort de notre protectrice.

— Et cette consolation est d'autant plus précieuse, dit Henriette d'un ton mordant, qu'on n'aura plus le bonheur de pouvoir refuser une ou plutôt plusieurs propositions.

Blenda fut piquée au vif, mais elle dédaigna de répondre ; — qu'eût-elle pu dire, d'ailleurs ?

« Le commis-marchand, sur lequel ma belle-mère a fait prendre des renseignements, dit Henriette, est un homme très honorable, mais il est en voyage pour le moment — pas d'espoir donc de ce côté, si l'on regrette de l'avoir éconduit. Et ce serait bien plus vainement encore, je le crains, qu'on se flatterait de voir un homme tel que Johan renouveler la demande que sa mère a faite sans qu'il le sût et qui a été si bien accueillie... Vous avez beau avoir l'air surpris et offensé : il ne s'est rien passé dans la maison que je ne sache ! »

M^{me} Emerence répondit avec la dignité solennelle qu'aurait eue, pensait-elle, en pareille circonstance, feu sa grand-mère, qui avait vu le monde :

« Je n'examinerai pas s'il est délicat ou même poli de prendre ce ton avec de pauvres femmes comme nous ; mais je puis assurer que nous ne regrettons pas ce qui s'est fait et que nous ne chercherons pas à changer l'état des choses ; — le protecteur des veuves et des orphelins ne nous oubliera certainement pas ! »

— Comment ! interrompit Henriette, c'est donc ainsi que ces dames accueillent mes bonnes intentions ! Je ne les importunerai plus à l'avenir ni de mes visites, ni de mes conseils ; — je n'en donnerai plus qu'un seul, et encore ne le devrais-je pas : c'est qu'il faut que mademoiselle se garde d'encourager par trop le gentil-

homme de la chambre ! Il suffit d'un soupçon d'expérience pour voir quel est le but des petites prévenances d'un monsieur comme lui... J'atteste qu'il a été plus d'une fois sur le point de rire à gorge déployée de notre innocence.

— Silence, ma fille ! dit M^{me} Emerence, s'apercevant que la patience de Blenda était à bout et qu'elle allait répliquer ; silence, mon enfant ! il ne convient pas du tout à une jeune personne honnête d'avoir l'air de comprendre de pareilles allusions ! Mais moi, en qualité de mère, je puis dire : quelque pauvres que nous soyons, nous n'en avons pas moins notre honneur, et je ne souffrirai pas qu'on l'attaque sans le moindre ménagement.

A ces mots, Henriette se leva d'un air d'importance et un sourire glacial sur les lèvres.

« On voit bien, dit-elle négligemment, que ma belle-mère n'est plus : je crois que, de son temps, on n'aurait pas pris un pareil ton.

— J'en dis tout autant ! » interrompit notre dame, encore sous l'empire de sa violente agitation.

Cependant le courage de la pauvre femme l'abandonna tout à coup, dès qu'Henriette eut atteint la porte.

Avec Henriette s'évanouissait la dernière espérance de secours dans leur position critique, car Patrik, le seul à qui elles pussent s'adresser, subissait l'influence de sa femme.

« Chère Henriette, ne vous quittez donc pas l'amertume dans le cœur ! dit madame Emerence avec anxiété en la saisissant par le bord de sa mantille garnie de dentelle.

— Je suis venue, je le sais mieux que personne, avec les meilleures intentions ;

mais la façon dont je suis récompensée de ma démarche ne me donne nulle envie de renouveler mes conseils.

— Pardon, pardon, si nous avons dit quelque chose de désagréable ! Cette perte cruelle — et M^{me} Emerence se mit à pleurer tout haut — cette perte affreuse, qui nous déchire le cœur, nous a complètement troublé l'esprit ! Nous sommes pauvres, et nous n'avons certainement pas le droit d'opposer de la résistance à ceux qui nous veulent du bien.

— A la bonne heure ! voilà qui s'appelle parler ! Et si vous êtes disposées à partir — je répète qu'une ville de province est bien plus convenable pour vous que Stockholm — je maintiens mon offre des frais de voyage, et je renouvelle la promesse de quelques petits secours d'un autre genre.

Mais quitter Stockholm — séjour que l'imagination de notre dame avait rêvé tant d'années durant et où, elle en donnerait sa tête à couper, quelque duc étranger, quelque comte ou quelque lord venrait prochainement Blenda et en ferait une dame de distinction — quitter Stockholm était radicalement impossible.

N'avait-on pas souvent vécu, dans son ménage, de harengs, de pommes de terre et de bouillie d'avoine ? On n'y était plus accoutumée, il est vrai ; mais il valait encore bien mieux retourner à ses anciennes habitudes et même à une diète encore plus sévère, que de renoncer aux brillantes espérances qu'elle caressait depuis dix-sept ans déjà.

« Impossible, ma très chère, mon excellente Henriette ; sur mon honneur, je ne puis pas !... qu'en dis-tu, Blenda ? »

« Jobsés à tes ordres, mère chérie, répondit évasivement cette dernière. Mais